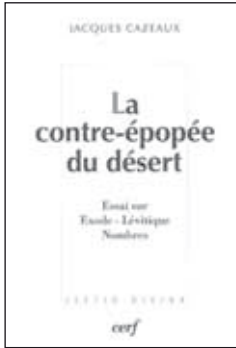


## Bible

Jacques CAZEAUX, *La contre-épopée du désert. Essai sur Exode-Lévitique-Nombres*, coll. Lectio divina n°218, Cerf, 2007, 640 p., 49 €.



Des trois livres étudiés, seules quelques images d'Épinal surnagent de l'enfance : le Buisson ardent ou la traversée au sec de la Mer rouge, le reste on le saute. En somme, ne subsiste dans la mémoire, avec quelques formules

stéréotypées, que ce qui ressort du conte merveilleux. Or, c'est parfois sur des détails qui paraissent ennuyeux, codes religieux, recensements, chiffres, replacés dans un projet d'ensemble, que repose l'essentiel. Jacques Cazeaux procède pour nous à ce décodage.

Il va décrypter ce que masque l'érudition fastidieuse, l'intégrer dans une vision globale des textes de la Torah, de la Genèse au Deutéronome et au-delà, porteuse de sens, dans la continuité de ses ouvrages précédents. C'est là un grand mérite, au-delà des clichés réductionnistes qui falsifient, par impréparation du lecteur, ces textes difficiles. Il démontre ainsi la densité lumineuse d'une Parole vivante, qui doit être « entendue » et « faite » par « chacun ». De nombreuses idées reçues seront ravalées au rang d'oripeaux trompeurs, telles que la fonction politique et religieuse des lévites. Elles rejoignent l'actualité mondialisée.

L'analyse nous fait découvrir, non la course triomphale et quelque peu magique vers une terre où coulent « le lait et le miel », une « épopée » de lumière, mais une « contre-épopée » assez pitoyable, qui nous met en question. L'Israël, béni du Dieu *Un* est resté profondément « égyptien », tourné vers le passé et sa terre d'exil, faux paradis de la facilité servile. L'Hébreu devra prendre conscience que cette liberté, qu'il remet sans cesse en question, plus pesante à ses yeux que le joug du servage, mais irrévocablement donnée par le Dieu qui libère, et sans possibilité de retour, obéit à des lois plus exigeantes que l'astreinte quotidienne abêtissante, sur les chantiers de Pharaon. La « servitude » en Égypte, idéalisée, est préférée au « service » vécu de la Loi. *La terre* n'est pas une propriété privée que l'on pourrait définitivement posséder dans l'oubli du prochain, pour l'ériger en *royaume* hiérarchisé et autoritaire. Elle lui appartient ainsi qu'à tous les hommes, devenus gestionnaires du pays des *douze tribus*, à qui elle est donnée en fermage. La « Terre promise » est pour les hommes à *Son image*, pas sans Lui.

Ce sont ces points qui étayent l'analyse de J. Cazeaux. Le cadastre fonde l'unité et la liberté du peuple et de chacun, au sein d'une « théorégulation » (p. 516) qui ne peut être ni la démocratie, ni la royauté, ferment d'un nationalisme oedipien, sans rapport avec la vocation initiale du peuple élu. Les lévites ne seront nullement les chaînons d'une hiérarchie privilégiée et enviable, mais des « bouchers sacrés » (p. 294), au rôle de régulation, qui risquent leur vie, chargés de séparer le pur de l'impur.

Israël préfère pourtant la voix des sirènes : plutôt l'or du « veau » que la pierre des « Tables ». Étrange amnésie, que celle du peuple du Dieu *Un* qui se doit au chabbat, mais oublie sa servitude et le désert. Cette cécité consacre son drame, alors qu'une seule voie de salut lui était offerte, pour redonner à l'espace et au temps leur valeur d'origine. J. Cazeaux nous entraîne ainsi dans une relecture des textes pour dépasser l'anecdotique, ou une chronologie hypothétique des faits, accéder au projet de Dieu pour son peuple, et au-delà pour chaque homme.

Depuis la Genèse, la parole biblique fait de l'homme un co-créateur et les trois livres étudiés ne font que confirmer une telle perspective. « *Chacun* » en Israël est conduit à se passer aussi bien de roi que de prophète. Il s'agit là d'une visée d'autonomie essentielle qui engage la responsabilité individuelle. « *Chacun* », s'étend à la communauté et à l'ensemble du peuple, mais sans jamais renier « chacun », parfois contre la communauté elle-même et hors de tout pouvoir hiérarchique, qui ne peut être qu'usurpé. La loi en Égypte, au contraire, résidait dans la masse compacte d'un peuple, devenu stupide avec le temps de l'esclavage. Il avait quasi annihilé l'*image* de Dieu en *chacun*. Moïse appelle Israël à la retrouver.

Se pose enfin la question de la *sainteté* selon l'*image et ressemblance* de Dieu, que l'homme, dans son individualité créatrice, doit se réapproprier. J. Cazeaux parle d'*utopie*, à propos de ces Hébreux du désert, en quête de sainteté (p. 625), mais c'est pour en démontrer le réalisme paradoxal. L'utopie biblique (donc évangélique), serait réalisable de façon concrète, immédiate, qui plus est « au désert » ! Mais, dit-il, la religion « *cultive*

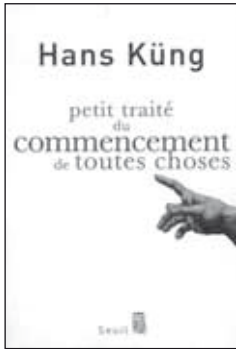
la *démagogie* » (p. 531). Le dieu baudruche auquel on a réduit l'*UN*, n'est plus le Dieu de l'utopie « réaliste ». Il n'est plus qu'un faux dieu inoffensif, émasculé, qui nous aime sans contrepartie.

Peut-on réduire l'appel à la *sainteté* qui retentit dans la Torah, à une simple démarcation entre le pur et l'impur ? S'il est vrai que les interdits abondent dans la Torah comme une surcharge négative, ne faut-il pas les considérer dans leur double fonction, négative et positive en même temps ? L'interdit de l'Eden, déjà, se voulait protecteur de l'humain et avertissait du danger de mort encouru. La Loi, elle, veut préserver la vie. La sainteté exprimerait alors, non « *le séparé* » par la rigueur d'un Dieu despote implacable, qui s'écarte de l'humain impur, mais l'amour du Père qui attend fermement que l'homme change radicalement, pour retrouver de façon volontaire, en « *faisant* », les conditions de l'Eden premier. L'intégrité se fait alors « *tangence de l'éternité au temps* » (p. 368) et le bâton d'Aaron, en une nuit, aura « *produit des bourgeons, donné des fleurs et fait mûrir des amandes* » (p. 523). Le Dieu de l'Alliance permet à Noé de rejoindre Jésus (p. 240ss)... et aux bourgeons les amandes ?

Olivier LONGUEIRA,  
agrégé de lettres

## Théologie

Hans KÜNG, *Petit traité du commencement de toutes choses*, Seuil, 2008, 283 p., 20 €.



Comment loger en si peu de pages, une synthèse de toutes les théories sur l'univers ? N'est-ce pas prendre le risque de perdre le Dieu monothéiste en cours de route en neutralisant la transcendance ?

Hans Küng ne donne, heureusement pas, de solution définitive aux problèmes soulevés, mais laisse le champ ouvert à la libre compréhension de chacun : il préfère ostensiblement la liberté humaine au dogme. La réponse qu'il esquisse reconnaît la valeur de l'intelligence cartésienne et l'importance légitime de l'esprit des sciences, mais démasque leurs limites. Il parvient à exprimer, dans ce « *petit traité* », une vérité non partisane à portée de l'« *honnête homme* » de notre époque, pour que « *la lumière soit* ». Son enquête est exhaustive, prend en considération toutes les grandes théories sur l'univers et l'homme, en eux-mêmes et dans leurs rapports réciproques, expose l'apport des sciences, nanotechnologies comprises, les confronte à la philosophie, à la théologie.

Devant un tel champ d'étude et de méditation sur « *les abîmes infinis* » pascaliens, chacun se trouve réduit à une infime parcelle de l'univers, simple humanité périssable qui aurait pu ne pas être.

On peut alors dire, comme Novalis, que « *nous sommes de la poussière d'étoiles* » (p. 28), atomes, *quarks* ou particules élémentaires. L'ouvrage que nous lisons est celui d'un penseur hors normes, au cœur d'une époque qui s'est dotée, pour la première fois depuis les origines, des moyens de pulvériser notre planète et l'humanité dans l'instant.

L'ouvrage est clair, sans pédantisme et sans esquivage démagogique. Il donne, en même temps, l'essentiel d'une argumentation complexe mais nécessaire au lecteur, en termes accessibles, développe un sentiment d'émerveillement, souvent de poésie cosmique, dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit. Il montre une création qui ne cesse, curieusement, de se complexifier avec les découvertes prodigieuses de la science. L'homme lui-même ne reste pas un objet passif dans le processus, mais un être créatif qui contribue à une évolution permanente du monde par son pouvoir « *à l'image* » de Dieu. Le lecteur est amené à reconnaître qu'au-delà d'une telle complexité peut se trouver, en filigrane, infiniment plus qu'un « grand horloger » et ainsi accéder à la foi monothéiste. Et, s'il en est bien ainsi, l'hypothèse du Dieu créateur absolu, répond alors à un besoin irrépressible que le scientifique digne de ce nom, quelle que soit sa « *foi* », doit envisager, au moins comme hypothèse.

« Dieu », en dépit des fluctuations du sens de ce mot, devient objet d'étude, sans qu'il soit toutefois possible d'ignorer un « Dieu-origine » par commodité intellectuelle. Il dérange les certitudes scientiste, déterministe,

athée le plus souvent. Un examen sérieux de ce qu'il peut signifier, reste indispensable, concomitant à l'étude du « commencement », sans exclusive idéologique. Et il est vrai, apparemment, qu'aucune formule mathématique ne fera émerger une définition définitive du cosmos. Il n'y a pas de « *théorie unifiée pour le tout* » (pp. 28...) qui rendrait compte d'une création auto-construite, née du hasard et de la nécessité. Il est non moins vrai qu'un tel échec rend d'autant plus crédible l'émergence de ce Dieu créateur, en dehors de nos concepts humains, hors de l'espace et du temps, auxquels l'homme, lui, ne peut échapper. Ni Darwin, Einstein, Hawking, ... et les autres, tous remarquables serviteurs du génie humain, n'ont prouvé l'existence et la réalité de Dieu, pas plus qu'ils n'ont pu démontrer son inexistence. Dieu ne sera jamais réductible à « *un vertébré de forme gazeuse* » (p. 99).

On peut convenir que l'univers est né il y a 13, 7 milliards d'années depuis l'explosion initiale et que, passer du monde de Ptolémée à celui de Copernic, fut une découverte fondamentale ; la théorie des multiples univers possibles, les « *multivers* », reste cependant à l'état d' « hypothèse » et de symbole, invérifiables. On reconnaît que l'univers est en expansion permanente et dynamique. On peut même dire que, dans sa « genèse », il n'y avait qu'une minuscule boule de feu condensant une chaleur inimaginable avant son explosion cosmique. Mais qui refera cette expérience initiale en laboratoire ? La base empirique, expérimentale, nous manquera toujours. On s'interrogera d'ailleurs, en vain, sur ce qui l'a précédée. On peut fabuler et théoriser sur beaucoup de choses, mais qui expliquera, formule à l'appui, la liberté de l'homme par quelque « *point d'Archimède* », ou sa capacité

de réaction spirituelle, l'âme ou sa « psyché », ses diverses émotions ? Le réflexe limbique lui-même, ne contraindra jamais notre libre volonté (p. 226). L'existentialisme est ce qui nous fonde sans nous codifier. L'homme est bien irréductible à une somme de processus neuronaux et, si l'on peut reconnaître que la science a « *des choses à dire sur la fugue de Bach (...)* elle doit faire silence sur sa beauté unique en son genre » (p. 225).

Ajoutons que, en contrepoint de sujets apparemment peu propices à l'humour, celui-ci y est présent pour égayer la gravité ou la mesure du propos (ex. : p.118). La poésie et le don de la formule qui frappe, y trouvent aussi leur compte dans les spectacles offerts par le théologien visionnaire, qui se réfère aussi à la musique. Quoi de plus adapté à son sujet que l'évocation de *La Création* de Haydn (p.7) ? Si le lecteur a un seul chapitre à lire, il prendra « *Le témoignage de la foi sur l'origine ultime* » (pp. 152). Il verra alors que l'analyse physique de la lumière a quelque chose à voir avec Dieu.

A plusieurs reprises, au cours de son exposé, Hans Küng s'est référé à Pascal. C'est avec lui qu'il conclut son ouvrage. Au-delà de toute analyse, il invite à « *parier* » dans une « *confiance raisonnable* » sur « *Dieu et l'infini contre le zéro et le rien* » : la Vie contre la mort.

Olivier LONGUEIRA,  
agrégé de lettres

## Orthodoxie

Michel EVDOKIMOV, *Le Christ dans la tradition et la littérature russes*, Desclée-Mame, 2007, 361 p., 28,50 €



En rééditant en juin dernier un ouvrage de Michel Evdokimov, la collection « Jésus et Jésus-Christ » s'élargit au domaine russe et vient heureusement combler une lacune en familiarisant le public catholique avec quelques textes classiques

de la spiritualité orthodoxe russe.

Existe-t-il un « Christ russe », selon une expression chère à Dostoïevski ? Si l'auteur réfute cette assertion, il cherche toutefois à souligner une approche russe du Christ, qui s'exprime selon lui à travers une spiritualité spécifique. Cette quête du « Christ russe » convie Michel Evdokimov à déployer sous les yeux du lecteur la riche diversité des manifestations de la foi en Russie.

Dans ce parcours d'éveil à la spiritualité russe, l'auteur distingue deux périodes d'inégale ampleur : la première embrasse le long « Moyen Âge » russe, depuis le baptême de la Russie ancienne en 988 jusqu'à la sécularisation de l'Empire, achevée par Catherine II à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ; la seconde se concentre sur le XIX<sup>e</sup> siècle, « âge d'or » de la littérature russe.

Éclairant la première période de quelques précisions historiques bienvenues, l'auteur

présente les grands textes qui façonnent la spiritualité de la Russie au sortir des fonts baptismaux : martyrologue, homélies, quelques textes apocryphes, hagiographies, œuvres des pères spirituels (Nil de la Sora, Maxime le Grec, Dimitri de Rostov, Tikhon de Zadonsk).

La seconde partie de l'ouvrage s'ouvre sur une étude approfondie des fols en Christ et se poursuit par une analyse des thématiques évangéliques dans la littérature russe : l'exégèse des commentaires de l'Évangile fait place à l'étude d'œuvres littéraires de trois grands écrivains russes, Pouchkine, Tolstoï et Dostoïevski. L'auteur y recherche des figures du Christ, qu'il trouve notamment dans les âmes damnées en quête de salut chez Dostoïevski ou les méditations sur la mort des héros de Tolstoï.

L'intérêt manifeste de cet ouvrage réside dans la traduction, souvent inédite, de nombreux textes témoignant du développement de l'orthodoxie en terre slave. En outre, si l'auteur accorde une place prépondérante aux grandes figures de la spiritualité orthodoxe russe, il n'élude pas pour autant la question de la foi populaire en Russie, qu'il aborde à travers ses manifestations les plus courantes : les poèmes spirituels des infirmes ambulants et les fols en Christ. Ni anthologie, ni étude historique, ni œuvre spirituelle, cet ouvrage se présente comme une introduction aux thématiques que l'auteur considère comme dominantes dans l'orthodoxie russe : le péché, la souffrance de l'homme, le pardon de Dieu et la lumière de la résurrection au matin de Pâques.

En dépit de sa richesse, cet ouvrage ne résout cependant pas deux difficultés majeures. La première réside dans l'hétérogénéité des sources retenues : des textes aux statuts divers (homélie, hagiographies, romans) sont présentés sans réel souci de différenciation méthodologique ; tous témoignent également, selon l'auteur, de ce « Christ russe » tant recherché.

La seconde difficulté, plus redoutable, est intrinsèque à la perspective adoptée : l'insistance sur la tradition et la littérature russes fait davantage ressortir les caractéristiques du peuple russe que le visage du Christ, sauveur de tous les hommes. L'auteur se détourne de sa quête initiale pour retrouver la « Sainte Russie », qui plonge ses racines dans un « peuple théophore » (p. 300). En définitive, Evdokimov s'attache à présenter les nombreux « pédagogues du peuple russe » (p. 341) et à évoquer la quête spirituelle et les tourments personnels d'un Tolstoï ou d'un Dostoïevski : insensiblement, la figure du Christ s'estompe derrière celle du peuple russe.

Julie GRANDHAYE,  
agrégée de russe

## Vie ecclésiale

Jean FESCHET, *L'Église catholique est-elle encore chrétienne ?* Éditions Golias, 2007, 366 p., 20 €.



Plutôt qu'une « réflexion d'un sociologue qui se veut chrétien », comme le dit le sous-titre, c'est le témoignage d'un chrétien qui, selon les derniers mots du livre, dit ce qu'il a « sur le cœur en espérant que [ses] préoccupations

rejoignent celles de beaucoup ». Ses préoccupations, ce sont les dysfonctionnements de l'Église catholique tels qu'il les voit et qu'il les met en exergue à l'aide de la sociologie.

La problématique de la sociologie des organisations est partout sous-jacente, consistant à évaluer la pertinence des structures d'une institution par rapport à sa finalité. Deux grandes inadéquations des structures de l'Église par rapport à sa finalité sont ainsi mises en évidence : d'une part, sa hiérarchie pyramidale autoritaire, empêchant la manifestation de l'Esprit que libérerait l'autonomie des Églises locales, et, d'autre part, l'attachement au sacré qui n'est qu'une survivance du paganisme et se traduit par un repli sur le culte, prenant le pas sur la mise en pratique de l'Évangile dans la vie courante. Avec ces constats, d'ailleurs, l'auteur rejoint certaines grandes voix de théologiens d'aujourd'hui.

Malheureusement ses démonstrations, sou-

vent simplificatrices et péremptoires, aboutissent à des conclusions à l'emporte-pièce et donnent l'impression de ne servir qu'à valider des a priori. Et les préconisations qui s'ensuivent incitent les catholiques à la désobéissance vis-à-vis d'une autorité romaine jugée illégitime, car ne correspondant plus à ce qu'aurait voulu le Christ : « Comme structure, l'Église catholique n'est plus chrétienne. Celles et ceux qui veulent vivre l'Évangile sont donc condamnés à le faire en désobéissant aux règles désuètes de la structure Église » (p. 208). « Il faut donc déborder l'appareil et le subvertir de l'intérieur, ... prendre des initiatives contestataires ».

Des exemples récents en sont donnés : « L'ordination de femmes prêtres [alors que par ailleurs l'auteur remet en cause le sacrement de l'ordre], ... des eucharisties sans prêtre, ... des eucharisties libérées du rituel romain... A diffuser largement » (p. 210). La consigne générale est que « les Églises locales doivent, sans état d'âme, secouer la chape anti-évangélique du modèle unique qui leur est imposé » (p. 193).

L'ensemble du discours s'exprime dans un langage à usage interne, et de ce point de vue peu sociologique, témoignant d'une foi sans faille, dont l'évidence ne peut être audible que par des croyants convaincus. Il s'appuie sur une théologie un peu simple, maintes fois affirmée, du « Dieu Père créateur par amour et des hommes co-créateurs ». Et il se fonde sur des prises de position supposées indiscutables, assimilant l'esprit évangélique et l'option pour les pauvres à tout un ensemble de poncifs politiquement corrects, tels que l'anti-mondialisation, l'anti-libéralisme, l'anti-capitalisme, l'anti-élitisme, etc. Le témoignage d'une Eglise vraiment évangélique, il

le trouve essentiellement chez « les résistants à l'intérieur de l'Eglise catholique » : Mgr Gaillot et les groupes se reliant autour de Paris, de Golias.

Le style d'ensemble souffre d'un manque de rigueur. En bien des endroits, le texte ressemble à des exposés oraux qui auraient été mis par écrit, sans supprimer les longueurs, les redites, ainsi que des formulations triviales relevant parfois d'un comique troupiier, propre à égayer un public se sentant en connivence avec l'orateur.

Néanmoins le témoignage de l'auteur sur l'Église n'est pas seulement négatif : « Sur le fumier anti-évangélique de fonctionnements institutionnels et parfois personnels pervertis et clairement païens, le message authentique de Jésus-Christ se répand depuis le premier siècle » (p. 341) ; et il en donne un certain nombre de signes contemporains : l'ouverture apportée par Vatican II (mais, selon l'auteur, en partie remise en cause), le Secours catholique, l'abbé Pierre, Emmaüs (mais cette option pour les pauvres est jugée marginale), les chrétiens engagés dans le monde (mais souvent à contre-courant de la hiérarchie).

Certaines suggestions, sans être originales, sont intéressantes : application plus concrète de la collégialité des évêques, redéfinition du rôle du pape, en référence aux origines, comme « lien de communion et d'encouragement », ré-appropriation des ministères tels qu'ils étaient vécus dans les premiers siècles, délégations de pouvoirs et style plus démocratique de fonctionnement, etc.

Il est dommage que des constats importants, des propositions positives, ainsi que l'appel à

un regard sociologique sur le fonctionnement de l'Église, soient dévalorisés par un ton que l'on pourrait qualifier de hargneux à l'égard de l'institution ecclésiale, évoquant la révolte contre le père au sein d'une famille. Et, en tout état de cause, on en reste à des questions internes, sans intérêt pour un monde extérieur indifférent, ou en proie à l'agnosticisme et à l'athéisme.

Certes le témoignage plus affirmé d'une option pour les pauvres, ainsi qu'une certaine décrispation, sinon désacralisation, du culte et de l'expression de la foi, donneraient une image plus claire de l'esprit évangélique aux yeux du monde d'aujourd'hui. Mais tracer de nouvelles voies, même si elles sont dérangeantes pour les normes établies, les François d'Assise et autres novateurs nous montrent que cela ne se fait pas en opposition avec le reste de l'Église.

Guy de LONGEAUX,  
sociologue

Jacques LOEW, *Comme s'il voyait l'invisible. Être apôtre à l'école de saint Paul*, Cerf, 2008 (1964<sup>1</sup>), 240 p., 20 €



La réédition de ce traité de spiritualité de l'apôtre à l'école de saint Paul est opportune. C'est un livre profond centré sur l'appel de l'Évangile et qui analyse avec précision les exigences d'un tel engagement : le culte

de la vérité, le sens et le respect de la per-

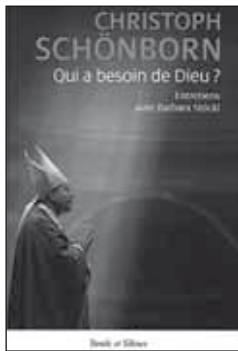
sonne, la constance dans l'action et dans la contemplation, la présence aux autres et à Dieu. Cette nouvelle publication d'un ouvrage qui a plus de quarante ans dans une collection qui s'intitule « trésors du christianisme » lui donne un parfum d'intemporalité.

Le nouveau lecteur de cet ouvrage aurait peut-être aimé en savoir plus sur son auteur qui fut un dominicain engagé de façon très combative. A l'origine d'*Economie et Humanisme* en 1941 à Marseille aux côtés du père Lebret, il se fit embaucher comme dockeur pour partager la vie de cette population. Dans une remarquable enquête, il dénonça sa misère et ses déplorables conditions de travail, réclamant pour ces travailleurs une formation et une organisation professionnelles leur permettant de participer au contrôle de l'embauche pour pallier aux variations inévitables de l'activité portuaire afin qu'elles ne soient pas supportées par eux seuls, mais partagées avec leur patron. Ces préconisations, qui inspirèrent partiellement le statut des dockers après la Libération, lui valut l'accusation d'être un des principaux responsables du déclin des ports français, à la suite de la prise de contrôle de la profession par la CGT. Accusation infondée pour tout lecteur de son enquête (*Economie et Humanisme* n° 9, 10 et 11, 1943-1944). Jacques Loew devint un des premiers prêtres-ouvriers et raconta son expérience dans un ouvrage *Journal d'une mission ouvrière* qui ouvrit, au début des années 1960, une vive controverse sur les modalités de cette forme d'engagement sacerdotal. Le lecteur informé trouvera des traces de ce combat dans la troisième partie de cette réédition.

Hugues PUEL, o.p.



Christian SCHÖNBORN, *Qui a besoin de Dieu ?* Entretiens avec Barbara Stöckl, Parole et Silence, 2008, 204 p., 18 €



Une journaliste vedette de la télévision autrichienne s'entretient avec le Cardinal archevêque de Vienne en Autriche. Cinq thèmes sont successivement abordés : les rapports des Autrichiens avec la religion et avec Dieu, l'Église

et la politique et les relations entre les religions, la question de la culpabilité et en particulier du divorce, les ministères dans l'Église, les problèmes liés à la morale personnelle et sociale. Les questions sont généralement intéressantes, parfois provocantes, mais ne poussent pas toujours à l'approfondissement.

Dans ses réponses, le Cardinal fait de nombreuses références à sa vie dominicaine, ainsi qu'à son célèbre prédécesseur le Cardinal Koenig. L'ensemble témoigne d'un grand classicisme accompagné d'un véritable talent de catéchiste. L'expérience pastorale se révèle particulièrement élaborée dans le traitement de la question des divorcés dans l'Église catholique. La faiblesse en théologie morale éclate au contraire dans les questions de morale sexuelle et notamment dans sa position vis-à-vis de l'Encyclique *Humanae vitae* de 1968. L'ouvrage est très vivant et de lecture agréable.

Hugues PUEL, o.p.

## Liturgie

Michel SCOUARNEC, *Redécouvrir la messe*, Ed. de l'Atelier, 2007, 240 p., 19,90 €



L'auteur adopte un parti intéressant dans l'organisation de son livre. Chaque chapitre de la première et de la seconde partie comporte, en finale, un paragraphe intitulé « Quelques points à retenir », prolongeant les réflexions

développées au cours du chapitre en direction d'une pratique eucharistique conforme à la logique évangélique de service et d'ouverture au monde. Et chaque chapitre se termine par l'un ou l'autre cantique composé par l'auteur (dont la renommée n'est plus à faire en France).

La première partie propose un parcours biblique qui se termine par un commentaire des propos de St Paul au sujet du « repas du Seigneur » (1 Co 11).

La seconde partie s'attache aux réalités fondamentales mises en œuvre dans la célébration. Elle s'ouvre par un chapitre introductif qui reprend les termes de la constitution « Lumen gentium » qualifiant l'eucharistie de « source et sommet de toute la vie chrétienne. » Nous hésitons cependant à suivre l'auteur quand il transpose l'expression et qualifie la prière eucharistique de « source et sommet de la foi ». Le chapitre 8 traite de l'action de grâce. L'auteur explicite le sens

des différents termes qui nous viennent de la Bible. On peut regretter qu'à l'appui de ses propos, il ne donne aucune référence bibliographique. Le mémorial fait l'objet du chapitre 9 : « Faites cela en mémoire de moi ».

Vient ensuite un long chapitre sur l'offrande du sacrifice du Christ (chapitre 10). Après une approche anthropologique et biblique invitant à ne pas s'enfermer dans le sacrifice d'expiation, l'auteur aborde les questions soulevées par le caractère sacrificiel reconnu à l'eucharistie. On peut regretter qu'il ne s'appuie pas sur les expressions du sacrifice dans les prières eucharistiques alors même que, selon une tradition théologique remontant aux premiers siècles du christianisme, la liturgie est considérée comme un lieu théologique (*Lex orandi, lex credendi*).

Le chapitre 11 traite de l'œuvre de l'Esprit. Les deux chapitres suivants (12 et 13) qui occupent près de la moitié de la seconde partie, traitent de la présence réelle. Dès l'introduction, l'auteur utilise l'expression - encore utilisée par beaucoup ! - de « présence dans le pain et le vin ». La même tournure revient aux pages 159, 161, 165, 181, 182, 197. Or cette expression n'est pas juste et jamais aucun document officiel ne l'a utilisée. Le texte cité page 165 est, à tort, présenté comme un extrait de l'encyclique « *Mysterium fidei* ». Celle-ci reprend les termes du n°7 de la constitution sur la liturgie reprenant la formulation de l'encyclique « *Mediator Dei* » du Pape Pie XII, qui, lui-même, ne faisait que reprendre la formulation du concile de Trente : « ...le Christ est présent dans le sacrifice de la messe et dans la personne du ministre (...) et, au plus haut point sous les espèces eucharistiques. » St Thomas d'Aquin précé-

se, dans la *Somme théologique* (III<sup>a</sup>, q. 67, 5, c.), que la présence du Christ dans le sacrement de l'eucharistie n'est pas une présence « localiter », c'est-à-dire comme dans un contenant. C'est d'ailleurs ce que l'auteur suggère lorsqu'il essaie de caractériser ce qu'est une présence réelle interpersonnelle (pp. 144-147) et, traitant des paroles du récit de l'Institution au cœur de la prière eucharistique, il fait remarquer à juste titre (p. 185) que ces paroles s'inscrivent dans le contexte d'un rapport interpersonnel entre Jésus et ses disciples. C'est également le cas dans la célébration eucharistique où, après la consécration, les acclamations d'anamnèse proposées dans le missel de Paul VI sont adressées au Christ : « *Seigneur, nous rappelons ta mort....* » ; « *Gloire à toi....* » (Contrairement à certains textes, très utilisés dans les paroisses, qui parlent du Christ à la troisième personne. On en revient alors aux hymnes au très Saint Sacrement !). Dans la célébration eucharistique, l'assemblée célébrante, invitée par le ministre qui préside, s'adresse au Christ dont la présence est reconnue dans la foi.

Dans la troisième partie de l'ouvrage sont abordées les questions touchant la communion en dehors de la messe (chap. 15), l'adoration eucharistique (chap. 16), les divorcés remariés et la communion (chap. 17).

On peut dire que cet ouvrage se présente comme une défense et illustration du missel de Paul VI, tout en regrettant que l'auteur ne réponde pas directement aux difficultés soulevées par les tenants de « la messe de toujours » alors même qu'il les évoque dans son introduction.

Bernard-Dominique MARLIANGEAS, o.p.

Jean-Pierre JOSSUA, *Si ton cœur croît... Le chemin d'une foi*, Karthala, 2007, 117 p., 15 €.



Jean-Pierre Jossua présente, d'une façon originale et dans une écriture dépouillée, le travail de la foi en lui depuis sa conversion jusqu'à sa vitalité actuelle. La foi doit se lire comme une confiance faite à Dieu sur la base d'une expérience, celle d'une présence jamais démentie malgré son obscurité et l'assaut de questions troublantes. Cette confiance soutient l'extraordinaire liberté avec laquelle l'auteur traite les croyances que véhiculent les traditions ecclésiales.

Ce petit livre offre un itinéraire spirituel d'une belle authenticité : il témoigne à quel point la foi, loin d'éloigner des questions existentielles et culturelles, les provoque. L'émouvante prière qui conclut ce parcours exprime une relation à Dieu à la fois jubilante et dramatique, elle évoque avec sobriété ce que peut être la foi chrétienne, frôlant parfois l'incertitude et le doute, de beaucoup de nos contemporains affrontés à « la magie quotidienne du mal » (I. Kertész).

Christian DUQUOC, o.p.

## Philosophie

François GACHOUD, *Par-delà l'athéisme*, préface de Luc Ferry, Cerf, 2007, 186 p., 25 €.



L'auteur de cet ouvrage ambitieux a enseigné la philosophie à Fribourg (Suisse). Son projet est audacieux, il appelle une lecture attentive. Influencé par la proposition de Luc Ferry de faire émerger la transcendance de l'immanence

et de fonder ainsi une éthique universelle sans recours à un Dieu personnel, François Gachoud essaie de découvrir des intuitions semblables chez des auteurs modernes : Michel Henry, Paul Audi, Emmanuel Levinas. Ces philosophes l'encouragent à soutenir sa thèse du caractère archaïque du débat récurrent entre théisme et athéisme. La complicité inattendue entre St Jean et Nietzsche, au terme du parcours, scelle la fiabilité de l'hypothèse.

La présentation des réflexions de Michel Henry et de Paul Audi sur la vie comme excès au cœur de l'immanence, pouvant en conséquence être interprété comme l'indice d'une transcendance, soutient la thèse proposée. Le recours à Paul Audi, penseur trop peu connu, me paraît pleinement justifié. Ce philosophe autorise une vision renouvelée des rapports classiques entre transcendance et immanence.

Avec Levinas, nous entrons dans un autre espace : celui de la critique de l'ontothéologie,

c'est-à-dire de la connaissance de Dieu à partir de la suprématie de l'être. Cette critique conduit Levinas à privilégier un autre mode d'accès à un Dieu qui se fait discret dans le monde : le visage d'autrui. Une citation tirée de *Totalité et infini* (p. 49) reflète cette nouveauté du propos : « Autrui n'est pas l'incarnation de Dieu, mais précisément par son visage où il est désincarné, la manifestation de la hauteur où il se révèle ».

Cette option est mise en rapport avec l'orientation évangélique de l'identification entre le Christ et autrui (Mt 25), option soutenue spéculativement par St Jean. Ce dernier nous conduit de façon inattendue à Nietzsche. Dans une interprétation édifiante, Gachoud fait de St Jean l'instigateur de la pensée nietzschéenne de « la mort de Dieu » comme condition d'une philosophie de la vie. L'idée n'est pas banale, mais j'avoue n'avoir pas parfaitement saisi la force de l'hypothèse après l'écoute savante des penseurs contemporains d'une immanence habitée par l'excès de la vie ou le visage d'autrui. Mon doute sur cette collusion est renforcé par la liaison imaginée entre l'excès de vie symbolique que représenteraient la Résurrection de Jésus et l'ivresse dionysiaque.

Je suis sceptique pour une raison simple : ce ne sont pas les lectures abusives du christianisme qui sont la source première de la révolte de Nietzsche contre Dieu, ce serait la réduire à une polémique de bas étage. Nietzsche se révolte pour une raison majeure qui l'honore : il est humiliant, selon lui, que la liberté ne soit pas totalement maîtresse d'elle-même, qu'il faille reconnaître sa dépendance à l'égard d'un autre. Revendiquer l'innocence du devenir, c'est, pour Nietzsche, écarter Dieu non comme juge qui détient le pouvoir de condamner, mais le rejeter comme celui

qui a le pouvoir de pardonner. Cela lui semble intolérable.

On retrouve des pensées semblables dans le livre de Patrick Declercq *Socrate dans la nuit* (Gallimard, 2008). Les enjeux du débat entre théisme et athéisme sont, me semble-t-il, moins simples que ne les présente l'auteur ; ils sont trop existentiels et passionnels pour être philosophiquement dépassés et résolus. Sans doute est-ce une des limites de ce livre sérieux, savant et profond.

Christian DUQUOC, o.p.

Philippe LAZAR, *Court traité de l'âme*, Fayard, 129 p., 12 €



Attiré par la critique très élogieuse parue dans *La Croix* du 3 avril dernier, le lecteur risque de ne pas partager l'enthousiasme de Jean-François Petit<sup>1</sup>. En effet, le seul mérite de ce traité est d'être court, tant il est court de vue. Pour un

1. In extenso, sic : « Clair et bien mené, ce petit essai en ravira plus d'un. Grande absente des débats philosophiques ces dernières années, l'âme refait aujourd'hui surface. Ancien directeur de l'Inserm, Philippe Lazar propose ici une réflexion impeccable. Loin des conceptions religieuses, ce scientifique de haut niveau en vient à justifier de la nécessité de l'âme. Celle-ci accompagnerait la personne depuis sa conception. Elle l'identifierait auprès des autres êtres vivants. Elle ordonnerait le corps et contiendrait même la capacité de lui survivre. Une telle réhabilitation de l'âme ouvrira la porte à bien des discussions. En tout cas, elle rompt franchement avec des visions dominées par la biologie. C'est surprenant, mais plutôt bienvenu. »

sujet somme toute assez grave, il commence mal, sauf à être de très bonne humeur : « Ainsi m'aura-t-il fallu attendre d'avoir 70 ans pour découvrir que j'avais une âme... ».

Et voilà notre ancien directeur de l'Inserm embarqué dans une philosophie de fin de collège, ignorant semble-t-il de toute la tradition philosophique sur la question, alignant des impressions, parfois de bon sens, et de bons sentiments politiquement corrects, sans grand souci de rigueur argumentative (en particulier dans les derniers chapitres sur la communauté, la culture, la liberté, assez minces, et sans lien logique avec sa théorie de l'âme), mais bien imprégnés de l'air du temps, de cet air bien matérialiste qui rend incapable de concevoir l'âme autrement que spatialement, à l'image du corps et de la physique, ou pour dire les choses plus sévèrement, qui rend incapable non pas même de délimiter, de définir, de concevoir, mais simplement d'approcher l'âme humaine dans sa spiritualité.

Si bien des assertions peuvent rappeler les souvenirs du catéchisme ou des philosophes spiritualistes (lesquels abordent la distinction entre l'âme psychique, commune aux animaux, et l'âme noétique, spirituelle, propre

à l'homme, ce que ne parviendra pas à faire l'auteur), c'est en trompe-l'œil : vous lirez avec plaisir que l'âme préexiste à la naissance, pour découvrir que c'est la représentation mentale que s'en font les parents en attente et désir d'enfant qui la constitue (p. 31-33). Tant pis pour l'enfant non désiré, il n'a pas d'âme encore, ce qui explique ses difficultés dans la vie ! Vous lirez que votre âme vous survit, pour découvrir que c'est dans le souvenir et l'évocation de vos amis ou de vos lecteurs qu'elle se trouve. Tant pis pour ceux qui ont laissé peu de traces de leur passage, leur âme survivra moins longtemps !

Après avoir manifesté une certaine aptitude à la béatitude des simples, par exemple en indiquant que l'échange de deux personnes à propos d'un auteur défunt est une composante constitutive de son âme (p. 40), ou que la lecture d'une œuvre d'un mort laisse intacte son influence sur le lecteur (p. 53), l'auteur s'afflige du vœu de silence des religieux et du retrait du monde des ermites, atteints d'anorexie de l'âme et de refus de se nourrir des autres, forme douce du suicide mental (p. 62-63). Décidément, où se trouve la franche rupture avec une vision dominée par la biologie ?

Jean-Etienne LONG, o.p.